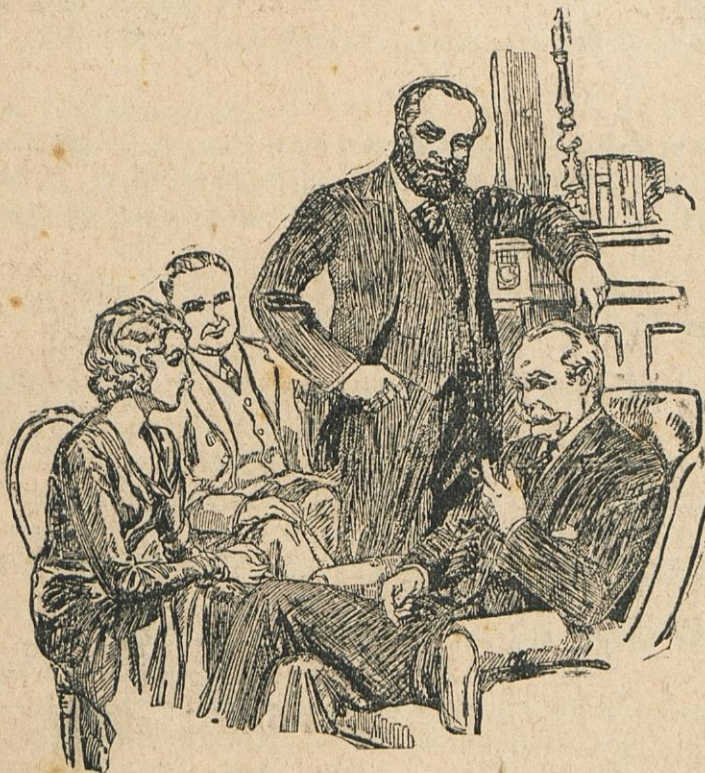


N° 77

Prix 1 fr 20

Belgique 1 fr 50



Zola continuait à réfléchir. Un amer sourire contractait ses lèvres. (Page 2397)

C. I.

LIVRAISON 305

Dickens avec un sourire machiavélique. J'ai suivi avec intérêt les articles que les journaux ont publiés au sujet de l'arrestation de la comtesse te, grâce à quelques détails indiscrets concernant sa vie intime, j'ai pu me faire une idée assez précise de l'affaire... Je suppose Monsieur Donati, que vous êtes venu me demander mon concours, n'est-ce pas ?

— Oui.. Etes-vous disposé à vous occuper de la chose ?

— Certainement...

— Vous ne sauriez vous imaginer à quel point je suis inquiet au sujet de ma fille, Monsieur Dickens, gémit le malheureux père en hochant la tête avec un air désespéré.

— Je me l'imagine très bien, au contraire...

— Je suis persuadé de ce que ma fille est innocente.

— Moi aussi...

Hugo Donati se mit à regarder le détective avec une expression d'étonnement intense.

— Vous aussi ? fit-il.

— Oui... le mystère n'est pas tellement compliqué et il me semble que la police aurait déjà dû s'apercevoir de l'erreur qu'elle a commise en arrêtant Madame la comtesse...

— Voudriez-vous m'expliquer un peu mieux votre pensée ?

— Je suis convaincu de ce qu'il s'agit d'un coup monté par malveillance pour faire du tort à votre fille.

Hugo Donati pâlit ; mais, après avoir réfléchi un moment, il objecta avec un air de doute :

— Mais qui pourrait vouloir faire du tort à ma fille dans cette ville où personne ne la connaît ?

— C'est précisément ce que je me propose de chercher à découvrir, Monsieur Donati.

— Et... croyez-vous vraiment que vous arriverez à démontrer son innocence ? demanda l'industriel d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Je l'espère...

— Comment ferez-vous ?

Le détective sourit avec un air mystérieux et il continua de fixer sur son interlocuteur le regard de ses yeux pénétrants.

— Vous me permettrez de garder le secret professionnel, dit-il après un instant.

— Combien de temps croyez-vous qu'il vous fatigra pour trouver la solution de ce mystère ?

— J'espère y arriver en deux ou trois jours, répondit le policier sans la moindre hésitation.

— En deux ou trois jours ! répéta Monsieur Donati. Ne vous faudra-t-il pas vraiment plus de temps que cela ?

— Je ne le pense pas, parce que je crois avoir déjà découvert la voie à suivre...

— Ah ! Vous avez des soupçons ? Moi aussi, j'en ai...

— Lesquels ?

— Je crains que mon gendre ne soit pas étranger à l'affaire, répondit le père de Clara, après une brève hésitation.

Le détective le regarda avec un air interrogateur.

— Votre gendre ? fit-il.

— Oui... mon gendre est un polisson de la pire espèce et il a eu une influence tellement néfaste sur ma fille que je le crois capable de tout...

— Je n'avais pas pensé à cela... Voudriez-vous me mettre au courant de quelques détails intéressants au sujet de votre fille et de son mari ?

Bien qu'à contre cœur, l'industriel se mit à raconter au détective les dernières péripéties qui s'étaient déroulées entre Clara et son méprisable époux avant leur dé

part de Paris.

— Espérons que cette nouvelle mésaventure fera enfin comprendre à la comtesse que cet homme n'est pas digne d'elle et que son devoir est de cesser d'entretenir toute espèce de rapport avec lui, dit le détective, après avoir écouté le récit de l'industriel.

— Dieu le veuille ! Si Clara revient à la maison, je l'accueillerai à bras ouverts... Mais il faut que vous m'aidiez, Monsieur Dickens.

— Certainement... D'ailleurs, je me serais occupé de la chose même si vous n'étiez pas venu me voir.

— Puis-je vous faire une avance sur les frais que vous aurez sans doute à faire pour faciliter vos investigations ? proposa Monsieur Donati en mettant la main à son portefeuille.

Mais le détective le retint d'un geste presque impérieux en s'exclamant :

— Non,, Monsieur Donati... Comme je viens de vous le dire, j'étais déjà décidé à m'occuper de cette affaire avant de recevoir votre visite... Il y a longtemps que je ne travaille plus pour gagner de l'argent, mais par passion professionnelle. Mon seul but dans la vie, désormais, est de sauver les innocents en démasquant les canailles.

— Alors, il ne me reste plus qu'à vous remercier de tout cœur ! s'écria l'industriel avec un accent de sincère émotion.

Et il tendit la main à Dickens qui la serra avec force.

Le policier réfléchit un moment, puis il reprit :

— Où pourrions-nous nous retrouver si j'ai besoin de vous voir pour vous communiquer les résultats de mes recherches ?

— A l'hôtel Continental...

Le détective se leva et alluma une cigarette après

en avoir offert une à son visiteur.

Le père de Clara se sentait déjà beaucoup plus calme. Il espérait que sa fille ne tarderait pas à être remise en liberté grâce à l'intervention de ce détective qui paraissait tellement sûr de la réussite.

Après quelques minutes, Hugo Donati se leva également et murmura :

— Je ne veux pas abuser davantage de votre temps, Monsieur Dickens... Si vous parvenez à sauver ma fille du deshonneur, je vous en serai reconnaissant toute ma vie...

— Votre fille ne subira aucun procès, je vous le garantis ! répondit le policier avec une parfaite assurance.

Hugo Donati lui serra encore une fois la main et sortit du bureau.

Quand il fut de retour à son hôtel, le père de Clara put finalement se mettre à table et dîner avec un certain appétit.

Les paroles du détective l'avaient tranquilisé et il se sentait convaincu de l'imminente libération de sa fille. Encore deux ou trois jours, sans doute, et il allait pouvoir la ramener à Paris, auprès de ses enfants qui l'attendaient avec anxiété.

Après avoir dîné, il sortit de nouveau pour prendre un peu d'air ; mais à peine eut-il fait une vingtaine de pas dans la rue qu'il eut une surprise à laquelle il ne se serait pas attendu.

L'ex-colonel Esterhazy venait de passer près de lui,

donnant le bras à une jeune femme très élégante.

Hugo Donati demeura quelques instants perplexe, puis il serra les poings avec rage, murmurant entre ses dents :

— Canaille ! Voilà l'occasion propice pour te démasquer ! Ah ! Je veux te dire ce que tu mérites !

Et il se lança à la poursuite du traître, décidé à lui faire honte en pleine rue.

CHAPITRE CCXXXVI

CHANGEMENT DE SITUATION

Depuis une quinzaine de jours, Mathieu Dreyfus n'avait plus aucune nouvelle de Lucie. Il avait seulement reçu une carte postale de Gibraltar que la jeune femme lui avait expédiée lors d'une escale. Il ne savait rien non plus au sujet d'Emile Zola ni de Picquart qui se trouvaient tous les deux en prison :

La situation ne paraissait donc pas du tout être sur le point de s'améliorer. Tous les défenseurs d'Alfred Dreyfus avaient été précipités l'un après l'autre dans l'abîme qui s'était ouvert sous leurs pieds.

Et l'injustice triomphait !

Chaque matin, Mathieu se posait avec angoisse la même question : Quelles nouvelles le nouveau jour allait-il lui apporter ?

Comment imaginer l'avenir ?

Comment s'attacher aux faibles espérances qui pouvaient encore le reconforter ?

Mathieu Dreyfus ne vivait plus que pour son frère. Il négligeait ses affaires à force de penser au pauvre Alfred qui attendait sa réhabilitation parmi les horribles souffrances de son injuste captivité.

Chaque semaine, il se rendait en Alsace pour s'occuper de son usine, mais il n'y restait que quelques heures et revenait tout de suite à Paris, où il espérait toujours apprendre quelque chose de nouveau.

Mais son espoir se trouvait toujours déçu.

Un soir qu'il était dans un café, en train de lire un journal allemand, ses regards tombèrent sur une annonce mortuaire ainsi conçue :

Madame Brigitte von Sheden, veuve von Stetten, remercie tous ceux qui ont bien voulu lui faire parvenir leurs condoléances à la suite du décès de Monsieur Fritz von Stetten, son époux.

Mathieu tressaillit et ferma un instant les yeux, pour les rouvrir l'instant d'après et relire encore une fois la notice.

Une foule de pensées de toute espèce assaillirent immédiatement son esprit.

Le mari de Brigitte était mort. Elle redevenait donc libre et maîtresse absolue de son cœur.

Libre !

Quels autres obstacles auraient pu encore s'opposer à la réalisation de leur beau rêve d'amour ?

Mathieu Dreyfus replia le journal, renonçant à poursuivre sa lecture. Un désir irrésistible de revoir Brigitte lui faisait palpiter le cœur d'une poignante émotion.

Il éprouvait une sensation de joie indescriptible, infinie.

Devant la perspective d'un heureux événement, le

jeune homme souriait sans s'en apercevoir. Il aurait voulu partir tout de suite pour Berlin, revoir Brigitte au plus tôt et la serrer sur son cœur avec toute l'ardeur de sa passion amoureuse. Mais, en réfléchissant avec plus de calme, il comprit qu'il serait préférable d'attendre quelques jours afin de laisser à la jeune femme le temps de se remettre un peu de la pénible émotion à laquelle elle devait être en proie.

Mais, certes, elle ne devait pas éprouver un bien grand chagrin de la mort de cet homme désagréable et dépravé. Fritz von Stetten n'avait-il pas fait tout ce qu'il avait pu pour rendre sa femme malheureuse ? Celle-ci ne devait donc pas le regretter énormément.

Mathieu revoyait en imagination le gracieux visage de la nièce du capitaine von Schwartzkoppen, ses beaux yeux pleins de bonté, son sourire si doux, mélancolique et résigné.

Mais, maintenant, elle allait pouvoir atteindre au bonheur dont elle avait vainement rêvé jusque-là !

Soudain, un souvenir d'un autre genre se présenta à la pensée de Mathieu : celui de son frère.

Comment pouvait-il penser à son propre bonheur tant que le malheureux Alfred serait là-bas, dans l'île maudite ?

Non !... Avant d'aller rejoindre Brigitte, il devait lutter jusqu'à l'extrême limite de ses forces, même au risque de tomber dans le combat. Tel était son devoir de frère d'honnête homme.

Le petite Pierre et la petite Jeannette devaient revoir leur père. La pauvre Lucie devait être récompensée de ses souffrances et de son noble dévouement !

CHAPITRE CCCXXXVII

EN PRISON

Clara Esterhazy passait de tristes journées assise sur la banquette de la cellule où on l'avait enfermée, les mains jointes sur ses genoux et le regard perdu dans le vide, avec une expression de désespoir résigné. Elle touchait à peine à la nourriture qu'on lui apportait le matin et le soir. Durant la nuit, elle ne dormait que quelques heures et son sommeil était toujours très agité.

Un soir, la porte de sa cellule s'ouvrit. La malheureuse ne tourna même pas les yeux de ce côté, car elle pensait que ce devait être le geôlier habituel.

Mais l'instant d'après, elle s'aperçut de ce qu'un monsieur fort bien vêtu et plutôt âgé se tenait devant elle.

— Vous êtes bien la comtesse Esterhazy, n'est-ce pas ? interrogea-t-il.

— Oui... Et qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Je suis le détective John Dickens, commissaire de police retraité...

Clara le regarda un moment avec un air perplexe et reprit :

— Que désirez-vous de moi ?

— Je suis venu dans l'intention de vous assister, répondit le policier sur un ton bienveillant.

— Pour m'assister ? Vous avez l'intention de m'assister ?

— Oui... Je suis décidé à faire tout mon possible pour que votre innocence soit reconnue et pour qu'on vous remette en liberté.

Clara laissa échapper un soupir et porta les mains à sa poitrine tout en levant vers son interlocuteur un regard étonné.

— Je connais votre histoire, Madame la comtesse, reprit Dickens. J'ai reçu la visite de Monsieur votre père qui est très inquiet de votre sort...

— Mon père ? balbutia Clara. Il est donc ici ?... Et il est au courant de ce qui m'est arrivé ?

— Oui... Les journaux de Paris ont publié la nouvelle de votre arrestation...

— Ah ciel ! Notre nom va être traîné dans la boue à cause de moi !

Et l'infortunée créature baissa la tête tandis qu'un douloureux sanglot s'échappait de sa gorge.

— Ne pleurez pas, Madame la comtesse ! lui dit le policier avec un accent paternel. Racontez-moi tout ce que vous avez fait et tout ce qui vous est arrivé depuis que vous êtes à Londres.. Il est nécessaire que je sois au courant de tout, parce que le moindre détail peut m'aider à découvrir la vérité...

La comtesse lança un regard méfiant vers l'inspecteur de police qui avait accompagné Dickens et qui était resté près de la porte.

Le détective devina la pensée de Clara et il s'empressa de dire :

— La loi exige qu'un fonctionnaire de la police assiste à toutes les conversations entre les détenus et les personnes qui sont admises à leur rendre visite... Ne vous

préoccupez pas de ceci et parlez sans aucune crainte...
Un profond soupir s'échappa des lèvres de la jeune femme.

Après avoir réfléchi un instant, comme pour rassembler ses idées, elle se mit à faire le récit de sa triste odyssée, depuis le jour où elle était partie de Paris jusqu'à celui où elle avait été arrêtée dans la maison de Lady Waddington.

— Aviez-vous des ennemis dans cette maison ? demanda le détective après l'avoir écoutée très attentivement et sans l'interrompre une seule fois.

— Des ennemis ? Je ne sais pas ! Je ne vois pas pour quelle raison quelqu'un aurait pu vouloir me faire du tort !

— Vous n'avez jamais eu de disputes avec personne ?

— Non...

— En êtes-vous bien sûre ? Pensez bien ! N'y avait-il personne qui était jaloux de vous parmi les gens de service ?

— Il est certain que les domestiques de Lady Waddington ne paraissaient pas avoir beaucoup de sympathie pour moi, mais...

— Ah !... Interrompit le policier. Donc il pouvait bien y avoir quelqu'un parmi eux qui vous aurait souhaité du mal ?

— Peut-être Yvonne, la femme de chambre... cette jeune fille se montrait assez désagréable envers moi parce que j'avais refusé d'aller me promener avec elle les jours de sortie.

— Est-ce que cette personne était présente quand Lady Waddington vous a remis les clefs du coffre-fort ?

— Je ne m'en souviens pas au juste, mais c'est fort possible... Ce soir là, Lady Waddington paraissait assez nerveuse et elle ne cessait de donner des ordres contra-

dictoires à tous ses domestiques... Mais je ne peux pas me rappeler tous les détails et je ne me permettrais pas de porter une accusation contre quelqu'un sans avoir une certitude absolue.

Le policier insista :

— Et pourtant, si vous avez un soupçon, même très vague, vous devez m'en faire part... Je me chargerai de vérifier moi-même s'il est fondé ou s'il ne l'est pas...

Clara ne répondit pas.

— Parlez sans aucune crainte, Madame la comtesse ! reprit Dickens. Mais je vous prie de vous hâter, car l'on ne m'a accordé que dix minutes d'entretien avec vous...

— Je vous ai dit tout ce que je savais, Monsieur...

— Done, la seule personne qui faisait preuve d'une véritable hostilité envers vous était la femme de chambre Yvonne ?

— Oui... Mais je ne me permettrais jamais de soupçonner cette jeune fille ! s'empressa de dire la jeune femme. Je ne veux pas qu'elle ait des ennuis à cause de moi et...

A ce moment, l'inspecteur de police s'approcha du détective et lui dit :

— Les dix minutes sont passées, Monsieur Dickens. Le policier privé tendit la main à la comtesse en lui disant avec un accent de conviction absolue :

— Courage, Madame ! Je vous garantis que vos souffrances ne tarderont pas à prendre fin...

— Croyez-vous que vous réussirez à démontrer mon innocence ?

— Sans aucun doute ! Mais il faudra que vous ayez encore deux ou trois jours de patience...

Clara le remercia d'un sourire.

— Maintenant que je sais que quelqu'un s'intéresse à moi, je me sens déjà plus rassurée, affirma-t-elle. Pour le moment, je ne peux faire autre chose que vous assurer

de ma gratitude, Monsieur...

Le détective s'inclina devant elle, puis il sortit de la cellule avec l'inspecteur qui avait été témoin de la brève entrevue.

CHAPITRE CCCXXXVIII

L'AMOUR EST AVEUGLE

Pour ne pas devoir se rendre à Chatham avec son père, Eddy Elmwood avait prétexté une forte migraine. Tout de suite après le départ du vieil Américain, la jeune fille reçut une énorme gerbe de roses au milieu de laquelle se trouvait une carte de visite enfermée dans une enveloppe.

C'était le pseudo-comte Veilement qui lui faisait parvenir ces quelques mots :

Je vous prie de bien vouloir m'attendre entre quatre et cinq heures.

Le misérable ne s'était pas donné la peine d'ajouter la moindre formule de salutation, ni même sa signature.

Mais Eddy se sentait trop heureuse pour faire attention à de tels détails. Il lui suffisait de savoir de qui venait le billet et cela ne pouvait pas faire l'ombre d'un doute, puisqu'il s'agissait précisément d'une carte de visite sur laquelle se trouvaient gravées en toutes lettres le nom, le titre de noblesse et les fonctions officielles de son adorateur.

Elle l'aimait ! Et cela était suffisant pour qu'elle ne

se préoccupe pas d'autre chose. Elle était heureuse quand elle se trouvait auprès du prétendu comte et elle ne s'inquiétait pas d'autre chose.

A son avis, l'ex-colonel était l'homme le plus beau, le plus aimable, le plus parfait qui existât sur la terre.

En se souvenant des baisers qu'elle avait reçu de ses lèvres, la jeune fille rougissait et fermait à demi les yeux avec un frémissement de plaisir.

Il était à peine onze heures du matin ! Combien de temps n'allait-elle pas devoir attendre avant de recevoir la visite tant désirée !

A l'heure du déjeuner, Eddy n'avait aucun appétit. Tous ses nerfs étaient tendus dans l'anxiété de revoir le séduisant diplomate.



A quatre heures et quart, le pseudo-comte Veilement apparut sur le seuil de la porte du salon où l'attendait la fille du riche Américain.

L'innocente enfant se laissa embrasser et elle rendit les baisers du traître qui lui demanda tout de suite :

— Est-ce que tu es bien sûre de ce que ton père s'est éloigné de Londres ?

— Tout à fait sûre...

— Bien... allons dans l'autre chambre. Ici, on pourrait entendre ce que nous disons...

— Mais, l'autre... c'est ma chambre à coucher ! répondit la jeune fille en rougissant intensément.

Esterhazy la prit par la main sans répondre et la conduisit dans l'autre pièce.

— Quelle belle petite chambre ! s'exclama-t-il après

avoir refermé la porte. C'est un véritable nid d'amour !

Et il prit place sur un canapé, obligeant la jeune fille à s'asseoir à côté de lui.

L'ingénue Eddy ne lui opposa aucune résistance.

Le traître lui passa un bras autour du cou et appuya avidement ses lèvres contre les siennes.

— Qu'advient-il de notre amour ? murmura la jeune fille d'une voix tremblante.

— Ne t'en inquiète pas, ma petite Eddy... Quand on est heureux, il ne faut jamais se préoccuper au sujet de son bonheur.

— A l'idée de devoir me séparer de toi, je me sens mourir d'angoisse ! reprit Eddy sur un ton mélancolique. Je ne pourrais plus vivre sans ton amour !

Esterhazy lui répondit par de nouveaux baisers et elle se sentait ivre de passion et de plaisir.

— Ah ! soupira-t-elle après un instant de silence. Si je pouvais rester toujours près de toi comme maintenant ! Je voudrais que...

Les dernières paroles de la jeune fille furent étouffées par la main d'Esterhazy qui venait de s'appliquer fortement sur sa bouche. Le traître avait entendu quelqu'un pénétrer dans le salon contigu.

— Mon Dieu ! balbutia Eddy en pâissant. Je crois que c'est mon père !

Très calme, l'ex-colonel se leva et il fit un geste de la main comme pour rassurer sa compagne.

Au même instant, la porte de communication s'ouvrit et Monsieur Elmwood apparut.

Un bref coup d'œil lui suffit pour se rendre compte de ce qui avait dû se passer entre sa fille et le prétendu diplomate.

— Monsieur ! s'écria-t-il d'une voix frémissante d'indignation. Voulez-vous m'expliquer...

— La seule explication que je puisse vous donner



Enfin, avouez-vous, oui ou non ? (Page 2415).

C. I

LIVRAISON 307

est de vous demander la main de votre fille, interrompit le misérable sans se troubler le moins du monde.

Un peu décontenancé par cette habile réponse l'Américain demeura un instant silencieux.

Finalement, il se tourna vers sa fille et lui demanda :

— Eh bien, Eddy ? Et toi ? Qu'est-ce que tu as à me dire ?

— Rien ! si ce n'est que je l'aime ! répondit bravement la jeune fille.

— Dans ce cas, murmura l'Américain en souriant, je suppose que nous pouvons considérer la question comme réglée.

Et il s'avança vers Esterhazy la main cordialement tendue.

Lui même était plus ému qu'il n'aurait voulu le montrer ; le traître faisait semblant de l'être beaucoup plus qu'il ne l'était en réalité. Quand à Eddy, elle était tout simplement radieuse de bonheur.



Deux jours plus tard, les fiançailles furent fêtées par un dîner fastueux.

Esterhazy était dans son ambiance favorite. Quand il s'agissait de boire, de manger de se montrer brillant il n'avait pas son pareil.

Eddy, qui était assise entre le misérable et son père, demanda tout-à-coup à ce dernier :

— Quand allons-nous célébrer le mariage, papa ? L'Américain eut un joyeux éclat de rire.

— Diable ! s'exclama-t-il. Tu es donc bien pressée, ma fille ? Tu n'es encore fiancée que depuis deux jours et tu voudrais déjà fixer la date du mariage ?

— Pourquoi attendre ? répondit la jeune fille avec un sourire ingénu.

Esterhazy intervint dans la conversation en disant :

— Je suis également de l'avis d'Eddy ! En avançant la date de notre mariage, nous hâterons notre bonheur !

— Avez-vous déjà pensé au lieu de votre future résidence ? demanda l'Américain.

— Nous nous fixerons à Paris, répondit le traître avec calme.

— Non ! protesta Eddy avec véhémence. Je veux que tu donnes ta démission de diplomate afin de pouvoir te consacrer entièrement à moi ! Et nous irons habiter en Amérique...

— Cela ne serait peut-être pas une mauvaise idée, répondit le traître avec un air de majestueuse condescendance. J'habiterais volontiers en Amérique, mais il faudrait que je puisse y trouver une occupation, du moins après quelques temps, parce que je ne suis pas habitué à vivre dans l'oisiveté.

— Vous avez raison ! approuva Monsieur Elmwood avec enthousiasme. Un homme ne devrait pas vivre sans travailler, même s'il est très riche... Si cela peut vous être agréable, je vous donnerai un poste de directeur dans l'un de mes établissements.

Esterhazy s'inclina légèrement, en signe d'assentiment.



Le matin suivant, le pseudo-comte Veilement fut appelé au téléphone par Monsieur Elmwood qui le pria de bien vouloir venir lui parler dans sa chambre.

L'aventurier s'empessa d'accourir.

Le père d'Eddy lui serra la main avec beaucoup de cordialité et entra tout de suite en matière.

— Maintenant que la partie sentimentale de l'affaire a été réglée, parlons un peu du côté matériel de la question, fit-il.

— Très juste ! fit le pseudo-comte en prenant place dans un fauteuil.

— Donc, sachez, mon cher ami, que ma fille aura cinq cent mille dollars de dot. Par la suite, elle sera héritière universelle de tous mes biens. Et, en outre de sa dot, je lui donnerai mille dollars par mois pour ses menus frais.

Esterhazy hocha légèrement la tête.

Il avait déjà compris ce que le père d'Eddy attendait de lui.

— Maintenant, fit-il sur un ton nonchalant, — je suppose que c'est à moi d'exposer ma situation financière, n'est-ce pas ?

— En effet, il serait nécessaire que je la connaisse, répondit Monsieur Elmwood.

L'aventurier prit un air un peu mélancolique et murmura :

— Malheureusement, mes ressources sont fort loin d'être comparable aux vôtres... Je possède un beau château, mais cette propriété ne me rapporte rien... Au contraire, elle me coûte assez cher... Quant à mes fonctions diplomatiques elles sont plus honorifiques que lucratives...

L'Américain eut un sourire indulgent.

— Je connais ces choses là ! fit-il avec un air malicieux. Et afin de vous le démontrer, je vais vous poser une petite question bien indiscrete : Quel est le chiffre total de vos dettes ?

Esterhazy ne put s'empêcher de gratifier son futur beau-père d'un regard d'admiration enthousiaste.

Mais il se reprit tout de suite et, très habilement. il feignit de se sentir assez embarrassé.

— Oh ! Il ne faut pas avoir honte de cela ! lui dit l'Américain avec bienveillance. Les dettes sont faites pour être payées et il est de tradition que les beaux-pères riches se chargent de régler celles de leurs gendres moins fortunés... Allons ! Dites-moi franchement combien il vous faudrait.

Esterhazy continuait de se montrer confus.

— Auriez-vous assez avec cinquante mille francs ? suggéra l'Américain.

Le traître dut faire un effort pour ne pas laisser échapper un cri de joie et pour ne pas jeter ses bras autour du cou d'un homme aussi intelligent.

— En mettant cette somme à ma disposition, vous me délivrez d'un grave souci ! s'écria-t-il. Mais comment pourrai-je jamais vous démontrer ma gratitude, mon cher beau père ?

— La gratitude est une chose abstraite et, en ce moment, nous ne devons parler que de choses concrètes...

— Voilà qui est bien dit !

L'Américain réfléchit un moment, puis il reprit :

— Et maintenant, dites-moi si cela vous plairait d'accepter la situation que je veux vous offrir...

— Oui... C'est pour moi un assez lourd sacrifice que de renoncer à la carrière de diplomatie sur laquelle j'avais fondé de grands espoirs, mais je veux bien le faire pour être agréable à Eddy.

— Eh bien, d'ici trois jours, nous allons partir pour Paris où vous pourrez présenter votre démission... Ensuite, nous nous embarquerons pour l'Amérique et le mariage aura lieu à New-York... Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement...

Monsieur Elmwood rédigea alors un chèque pour un montant équivalent à cinquante mille francs français et

il le remit à Esterhazy en disant :

— Voici la somme dont vous avez besoin... Vous pourrez la retirer aujourd'hui même si vous voulez...

— Merci ! s'exclama le traître. Vous pouvez être sûr de ce que je ferai tout mon possible pour vous démontrer ma reconnaissance et pour rendre Eddy heureuse.

CHAPITRE CCCIL

DICKENS A L'ŒUVRE

Un vieillard aux épaules voûtées, vêtu d'une longue pélerine en mauvais état, venait de s'arrêter devant la façade, il s'approcha de la porte et tira la sonnette.

Le domestique qui vint ouvrir lui demanda assez rudement ce qu'il voulait.

— Je viens voir s'il y a de vieux habits à vendre chez vous, répondit le vieillard.

— Non, répondit le domestique. Les patrons ont l'habitude de donner leurs vêtements hors d'usage, et non pas de les vendre...

Mais le vieux ne se laissa pas convaincre par cette réponse.

— Vous vous trompez ! affirma-t-il. Lady Waddington m'a déjà vendu plusieurs fois des manteaux usagés.

— C'est possible, après tout, mais moi, je n'en sais rien...

— Si vous n'en savez rien, demandez à quelqu'un

qui est au courant, riposta le vieux. Lady Waddington a prié mon frère Abraham de venir ici, mais, comme mon frère est malade en ce moment, je suis venu à sa place.

— Est-ce Lady Waddington qui l'a dit elle-même à votre frère ?

— Non... c'est sa femme de chambre...

Le domestique hésita encore un instant, puis il se décida à répondre :

— Bien... Attendez ici... Je vais vous envoyer la femme de chambre...

— Merci...

Quelques minutes plus tard, Yvonne apparut devant le chiffonnier qui désirait tant acheter les vêtements hors d'usage de sa patronne.

— Que désirez-vous ? lui demanda la jeune fille avec un air hautain qu'elle croyait sans doute très majestueux.

— Je viens de la part de mon frère Abraham...

— De la part de qui ?

— Mon frère.

— Oui... J'ai compris cela... Mais qui est votre frère ?

— Le chiffonnier Abraham ! répondit le vieux en regardant fixement la jeune servante comme s'il avait voulu imprimer dans sa mémoire les traits de sa physionomie.

— Quel idiot ! s'exclama Yvonne. Non, nous n'avons rien à vendre ici... Vous pouvez vous en aller...

— Comment Lady Waddington ne vous a pas dit qu'elle s'était entendue avec mon frère pour une vente de vieux vêtements ? Il s'agit de toute une quantité de toilettes de soirée, de costumes de ville et de voyage, de manteaux et d'autres choses encore...

— Non.. Ce n'est pas vrai... Lady Waddington n'a absolument rien à vendre... Vous vous êtes trompé de porte.

Et, sans faire attention aux protestations du prétendu chiffonnier qui continuait d'insister, la jeune fille se retira.

Le vieux la suivit du regard.

Quand il la vit disparaître dans l'intérieur de la maison, il se décida finalement à s'éloigner et il murmura :

— Très bien ! Maintenant que j'ai fait connaissance avec elle, je vais pouvoir agir avec plus de sûreté...



— Eh bien ? Avez-vous réussi à découvrir quelque chose d'intéressant ? demanda Monsieur Donati au vieux chiffonnier qui était venu le rejoindre au coin de la rue.

— Le premier pas est fait, répondit l'autre.

— Ah ! Et qu'avez-vous pu savoir ?

— J'ai tendu mes filets...

— Serait-il indiscret de vous demander de plus amples explications ?... Veuillez excuser mon impatience, Monsieur Dickens, mais il s'agit de ma fille !

Le policier travesti en chiffonnier sourit avec un air indulgent.

— Je comprends fort bien votre état d'âme, Monsieur Donati, fit-il.

— Alors ?

— Je viens de faire connaissance avec la jeune femme qui pourrait bien être coupable du délit dont on a accusé la comtesse Esterhazy...

— Avez-vous des soupçons ?

— Si je n'en avais pas, je ne me serais pas déguisé en marchand d'habits ! répliqua le policier en riant.

— C'est vrai !... Excusez moi !... Mais pourquoi

avez-vous choisi ce déguisement là plutôt qu'un autre ?.. En tout cas, je dois admettre qu'il est presque impossible de vous reconnaître...

— Merci...

— Pourquoi me remerciez-vous ?

— Parce que vous venez de me faire un compliment qui flatte beaucoup ma vanité professionnelle...

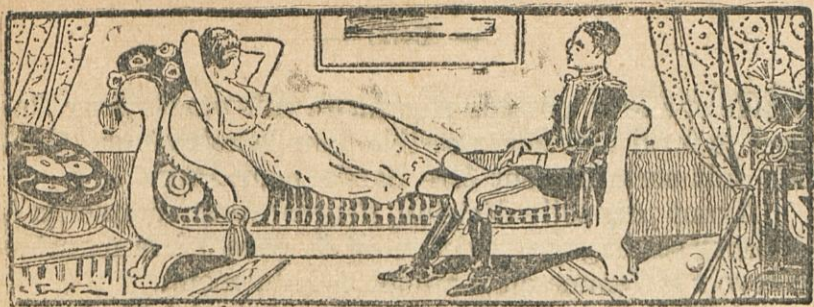
— Vous êtes vraiment admirable, Monsieur Dickens ! Donc, vous avez parlé à la femme de chambre ?

— Oui... La comtesse Esterhazy m'a fait des confidences qui ont dirigé mes suspicions du côté de cette personne et j'ai voulu la connaître...

— Quelle impression vous a-t-elle fait ?

Le policier ne répondit à cette question que par un geste évasif.

— Oui... J'ai déjà conçu un plan d'action, mais vous me permettrez de garder la plus extrême réserve à ce sujet... Pour le moment, tout ce que je peux vous dire, c'est que je suis content d'avoir pu m'entretenir quelques instants avec cette jeune servante et d'avoir pu la regarder assez attentivement pour être en mesure de la reconnaître si je la vois dans la rue.. Soyez tranquille, Monsieur Donati... Madame la comtesse ne tardera pas à être remise en liberté...



CHAPITRE CCCL

ENCORE DUBOIS.

James Wells était sur le point de sortir de son hôtel, à Montreux, quand un domestique s'avança vers lui et lui remit une lettre. L'explorateur reconnut tout de suite l'écriture d'Amy Nabot et un flot de sang lui monta à la tête.

— Avez-vous déjà formé quelque plan ? insista Hugo Donati, anxieux de savoir de quelle façon le détective comptait arriver à démontrer l'innocence de Clara.

Machinalement, il revint sur ses pas pour rentrer dans sa chambre et y lire la lettre en toute tranquillité.

Que lui répondait Amy ?

Avait-elle accepté définitivement sa proposition de mariage, ou bien... ?

A peine eut-il jeté un regard sur le contenu du message qu'il se sentit pris d'un horrible découragement.

— Elle s'est enfuie par peur de ce misérable Dubois ! murmura-t-il en serrant ses poings avec un geste de colère. Ah !... Le bandit !.. C'est à cause de ce misérable aventurier que je la perds !... Ah !... Pauvre Amy !... Comment va-t-elle faire pour gagner sa vie ? Elle est

malade et elle ne possède rien !... Je vais partir pour Paris et je ferai tout mon possible pour la retrouver... Oui ! Elle doit certainement être partie pour Paris !

Ayant pris cette décision, l'explorateur commença à préparer ses bagages, continuant de penser à la manière de revoir la femme qu'il aimait éperduement.

— Mon cœur me dit que je la reverrai à Paris ! se disait-il à part soi. Tout espoir n'est pas perdu !



Dans l'après-midi de ce même jour, on vint lui annoncer la visite de Dubois.

Wells dut faire un effort indicible pour dominer sa colère. Il reçut froidement l'aventurier et, avant que ce dernier se présente, il lui dit à brûle-pourpoint :

— J'étais déjà préparé à votre visite...

— Tant mieux... de cette façon, nous nous entendrons plus facilement...

— Et, que voulez-vous ?

— Puis-je m'asseoir ? demanda l'aventurier en désignant un fauteuil.

— Vous pouvez aussi bien parler tout en restant debout, Monsieur...

— Comme vous voudrez... Je m'aperçois de ce que ma visite ne vous est pas très agréable...

— En effet...

— Néanmoins, j'ai le devoir de vous mettre en garde contre un danger qui pourrait être grave...

— Eh bien, voyons de quoi il s'agit ! s'écria James Wells, pâle d'indignation et de colère.

Dubois alluma une cigarette et poursuivit avec le plus grand calme :

— Donc, cher Monsieur Wells, j'ai appris que vous aviez lié connaissance avec Mademoiselle Amy Nabot et que vous avez l'intention de l'épouser...

— Eh bien ?

— Calmez-vous, je vous en prie !... Je veux seulement vous prévenir des ennuis auxquels vous vous exposeriez en épousant cette femme.

James Wells ne put retenir un éclat de rire sarcastique.

— La sollicitude que vous me témoignez me touche fort, Monsieur Dubois !... Et j'imagine que vous ne manquerez pas de me demander une petite récompense en échange du service que vous avez l'intention de me rendre...

— Le fait est que je vous rends un service d'une valeur inestimable, répondit tranquillement l'espion.

Le visage de l'explorateur était devenu livide sous l'empire de la rage qu'il éprouvait. Il serrait convulsivement les poings et il devait faire des efforts surhumains pour se retenir de se jeter sur ce misérable et lui administrer la correction qu'il méritait si largement :

Impassible, Dubois continua :

— Je ne sais pas encore si vous êtes au courant de ce que Mademoiselle Amy Nabot a été la maîtresse du capitaine Alfred Dreyfus...

— Non, je ne le savais pas, mais, à mon point de vue cela ne comporte aucun intérêt...

— C'est que... à cette époque-là, le capitaine Dreyfus n'était pas le seul homme qui jouissait des faveurs de la belle Amy Nabot...

— Assez ! interrompit Wells, hors de lui. Vous êtes une canaille, un bandit et un vil menteur !... Vous êtes un lâche et ce serait encore vous faire un trop grand honneur que de vous gifler !

Dubois leva la main comme s'il avait voulu frapper

l'explorateur, mais ce dernier se redressa et s'exclama sur un ton menaçant :

— Si vous osez faire un pas vers moi, je vous jette par la fenêtre, misérable !

L'aventurier abaissa sa main.

Wells était beaucoup plus robuste que lui. Il n'aurait pas été prudent de sa part de le provoquer à une lutte, car il aurait certainement eu le dessous.

— Sortez d'ici ! s'écria l'explorateur en tendant une main vers la porte.

Dubois recula de quelques pas en murmurant :

— Vous vous repentirez de m'avoir traité de cette façon, Monsieur Wells... J'étais venu pour votre bien...

— Allez-vous-en !... Vous êtes l'homme le plus méprisable qui existe sur la terre...

— Vous vous trompez...

— Allez-vous-en ! répéta l'explorateur en faisant mine de se jeter sur le misérable.

Alors, Dubois s'empessa de disparaître, sans rien ajouter d'autre.



Resté seul, James Wells laissa échapper un profond soupir, s'efforçant de calmer la colère qui bouillonnait encore en lui.

— J'aurais dû l'étrangler de mes propres mains ! se disait-il. Reptile immonde !... Lâche calomniateur !

Peu à peu, l'explorateur réussit à se calmer.

Il ne lui restait pas autre chose à faire que de partir tout de suite pour Paris. Sans doute Picquart aurait

fournir quelques indications qui lui permet-
traient de trouver assez facilement Amy Nabot.

— Il faut que je la retrouve à tout prix ! murmurait-il. Elle comprendra que les calomnies d'un misérable quelconque ne sont pas suffisantes pour anéantir mon amour envers elle... Non !... Ce Dubois peut dire tout ce qu'il voudra, ses discours n'auront aucune influence sur l'estime que j'éprouve pour cette femme !... Je l'aime trop pour cela !... Je veux aller la rejoindre et l'épouser...

James Wells parlait presque à haute voix, accompagnant ses paroles de gestes nerveux.

— Oui ! disait-il. Amy doit devenir ma femme !

Il fuma quelques cigarettes pour achever de se calmer, puis il descendit au restaurant de l'hôtel pour le déjeuner.

Dès qu'il eut terminé son repas, il remonta dans sa chambre et fit venir le valet de chambre pour l'aider à faire ses bagages.

— A quelle heure part le prochain train pour Paris ? demanda-t-il après avoir vainement cherché l'indicateur qui aurait dû se trouver dans l'une de ses valises.

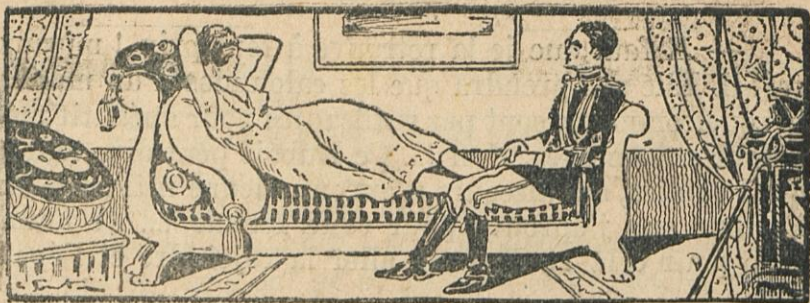
— Il y a un express à deux heures trente, lui répondit le domestique.

— Bien... Voulez-vous aller prier le secrétaire de préparer ma note...

— Tout de suite, Monsieur...

Une demi-heure plus tard, James Wells prenait place dans l'omnibus de l'hôtel qui faisait le service de la gare.

Maintenant, il n'avait plus qu'un désir : arriver à Paris le plus vite possible afin de pouvoir se mettre tout de suite à la recherche d'Amy Nabot.



CHAPITRE CCCLI

LA CONTINUATION DES RECHERCHES.

Tandis qu'Yvonne, la jeune femme de chambre de Lady Waddington, mettait à profit son jour de congé hebdomadaire pour aller se promener, elle s'aperçut tout à coup de ce qu'un monsieur fort élégant la suivait. Un sourire de satisfaction apparut sur ses lèvres.

— Mademoiselle !... Mademoiselle !... Permettez !

— Que dois-je vous permettre ? demanda la jeune fille en s'arrêtant.

— Excusez-moi... Je voulais vous remettre ce mouchoir que vous avez laissé tomber :

— Oh ! merci, Monsieur !... Merci !

— De rien, Mademoiselle... Je suis très heureux, au contraire d'avoir pu vous rendre ce petit service...

— Vous êtes trop aimable, Monsieur, dit la soubrrette en regardant son interlocuteur avec attention.

Il avait l'air d'un homme riche. L'aventure pouvait donc être assez divertissante.

Le monsieur s'était mis à marcher à côté d'elle et continuait de lui parler.

— Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'ai le plaisir de vous rencontrer, Mademoiselle, reprit-il.